

Valeria Caldarella Allaire, « La bataille de Pavie (1525) entre faits et représentations », in *Dire l'événement : regards croisés, Cahiers de l'événement*, dire.hypothèses.org, mai 2015.

D'après l'historien Yves Marie Bercé : « [...] la compréhension de la culture d'un temps révolu ne doit pas emprunter ses matériaux aux seuls faits vrais mais aussi bien aux simples vraisemblances, les rumeurs et les erreurs, les créations du talent ou du génie, les imaginations communes, les espérances et les angoisses, conscientes ou inavouées, prennent crédit à nos yeux »¹.

Le sujet que nous souhaitons aborder ici, l'affrontement entre Français et Impériaux à Pavie, en 1525, peut paraître d'assez simple analyse : il y a eu une bataille, des vainqueurs, des vaincus. Ainsi va la guerre. Cependant nous savons bien que les événements, loin d'être tout simplement des « faits » neutres et objectifs, se lient de façon indissoluble à la perception que les hommes ont d'eux. Une défaite sur le terrain peut être présentée comme une grande victoire morale : alors que le vainqueur peut être décrit comme un homme sans vertus, tristement soumis aux conséquences de son propre succès, le vaincu peut tout autant être loué pour son courage face à une Fortune adverse. La valeur et la couardise, la bravoure et la félonie changent de camp suivant la main qui tient la plume du récit. Par ailleurs, celle-ci peut muter de direction, au gré des oscillations socio-historiques et des contraintes de l'homme qui la tient. Un même auteur se retrouve alors à défendre ceux qu'il avait, auparavant, attaqués et à condamner les héros encensés dans ses précédents écrits.

Notre réflexion s'inscrit donc dans cette logique : nous essayerons de montrer de quelle façon certains lettrés italiens, comme Jove ou l'Arétin, l'Arioste ou Guichardin, mais aussi une certaine tradition littéraire populaire et anonyme, représentent un événement militaire précis des guerres d'Italie, en relation aux circonstances politiques et économiques qui les conditionnent².

Le siège de la ville de Pavie, commencé à la fin du mois d'octobre 1524, et la célèbre bataille qui y mit fin – au petit matin du 24 février 1525 – s'inscrivent dans le cadre de l'éternelle rivalité entre François I^{er} et l'empereur Charles Quint. Celle-ci trouve en Italie son terrain de

¹ Y. M. Bercé, *L'identification des héros de l'histoire selon Giovio*, in *Passer les monts. Français en Italie – l'Italie en France (1494-1525)*, J. Balsamo (éd.), Paris, H. Champion, 1998, p. 18.

² Pour ce qui concerne la recherche contemporaine, nombreux ouvrages ont traité ce sujet. Voir le très récent J. M. Le Gall, *L'honneur perdu de François I^{er}, Pavie, 1525*, Paris, éd. Payot, 2015. Nous renvoyons, ensuite, à G. De Paoli, *L'assedio e la battaglia di Pavia secondo alcune testimonianze del tempo*, in *Bollettino della Società pavese di Storia patria*, vol. 15, Pavie, Industrie lito-tipografiche M. Ponzi, 1963; L. Casali, M. Galandra, *La battaglia di Pavia*, Pavie, Iuculano, 1984; M. Galandra, *L'assedio e la battaglia di Pavia: Ottobre 1524-febbraio 1525*, Pavie, Iuculano, 2005. Voir aussi M. Pellegrini, *Le guerre d'Italia, 1494-1530*, Bologne, il Mulino, 2009 et R. J. Knecht, *Un prince de la Renaissance, François I^{er} et son royaume*, Paris Fayard, 1998. Pour les comptes rendus des chroniqueurs de l'époque, concernant cette bataille, voir Martino Verri, *Relazione delle cose successe in Pavia dal MDXXIV al MDXXVIII*, G. Muller (éd.), in *Raccolta di cronisti e documenti storici lombardi inediti*, Milan, 1857, vol. II, p. 211-234, [BN : K 13317 (2)] ; A. Grumello, *Cronaca dal MCCCCLXVII al MDXXIX*, G. Muller (éd.), in *Raccolta di cronisti e documenti storici lombardi inediti...*, 1856, vol. I, p. 437, [BN : K 13317 (1)] ; A. Bonardi, *"Diario inedito dell'assedio e della battaglia di Pavia, 1524-1525"*, in *Memorie e Documenti per la Storia di Pavia e suo principato*, P. Moiraghi (éd.), Pavie, Fusi, 1894, anno I, fasc. I-III, p. 46-54 ; 64-71 ; 92-101, [BN : 4° K 716] ; F. Tegio, *Rotta e prigionia di Francesco I^o re di Francia sotto Pavia l'anno 1525*, Pavie, G. A. Magri, 1655, [BN : Rés. K 626 (9)].

discord le plus important et cela jusqu'à cette mémorable bataille, car elle marque, un tournant décisif dans les relations entre les deux puissants, mais aussi dans ce qui concerne le rôle de l'Italie comme lieu d'affrontement. En effet, Charles Quint put ensuite s'imposer dans la péninsule : il fut couronné empereur à Bologne en 1530, à la date d'anniversaire de la bataille, et il y fut célébré, *Carolus Africanus*³, à Naples, Rome, Sienne, Florence, après la victoire à Tunis, en 1535.

Le conflit entre le souverain français et Charles d'Espagne avait débuté avec la course au titre d'empereur, à la mort de Maximilien I^{er}, en 1519. Il s'agit d'une vraie campagne politique qui vit le roi déboursier des sommes d'argent très importantes, destinées aux poches des grands électeurs du Saint Empire Romain Germanique⁴. Mais cela ne suffit pas et, face à l'élection de son adversaire, qui prit le nom de Charles Quint, la déception de François fut énorme.

En 1521 commença celle que Marco Pellegrini définit comme étant la « campagne d'agression »⁵ de Charles Quint contre l'influence française en Europe : des attaques qui permirent à l'empereur de mettre fin à la deuxième domination française sur le duché de Milan. Après avoir essuyé, entre 1522 et 1524, plusieurs échecs, comme la défaite de la Bicoque et la perte de Gênes, François I^{er} dû supporter l'affront de la provocation ultime, actée par Charles de Bourbon, ancien connétable du roi. Ce grand dignitaire, « dernier grand souverain territorial de la France féodale »⁶, avait eu un important différend avec Louise de Savoie, concernant des histoires d'héritages ; il en était suivi un procès, un prétexte, en réalité, qui servit au roi et à la Régente, pour s'emparer des possessions du connétable. À la suite de cet épisode fâcheux, le connétable décida de se joindre à Charles Quint et Henry VIII. Ceux derniers élaboraient, avec une attaque conjointe, l'invasion du Languedoc et de la Picardie, ainsi que des révoltes internes au royaume. Mais, une fois ses conspirations avec l'empereur et le souverain anglais démasquées, Bourbon quitta précipitamment le royaume, déguisé en valet, et il alla offrir définitivement ses services Charles Quint.

Lors de la bataille de Romagnano⁷, le 30 avril 1524, les soldats français, qui tentaient de récupérer le Milanais, furent vaincus par les fantassins de Ferdinand D'Avalos. Charles de Bourbon, poussé par ce succès, traversa la Provence et se lança à l'assaut de Marseille⁸. Le roi ne sut tolérer cette offense et partit à son tour défendre la ville assiégée, pour – après avoir vu

³ Ainsi fut appelé l'empereur par les Italiens, après la victoire de Tunis. Voir M. J. Rodriguez Salgado, *Carolus Africanus ?...*, vol. I, Sociedad Estatal para la Commemoración de los Centenarios de Felipe II y Carlos V, Madrid, 2001, p. 488.

⁴ Pour plus de précisions sur les échanges entre le roi et les électeurs, par le biais d'agents et d'ambassadeurs d'exception, voir, entre autre, S. Meschini, *La seconda dominazione francese nel Ducato di Milano. La politica e gli uomini di Francesco I*, Pavie, Guardamagna, 2014, p. 107 et suivantes.

⁵ M. Pellegrini, *Le guerre ...*, op. cit., p. 163.

⁶ J. Giono, *Le désastre de Pavie, 24 février 1525*, Paris, Gallimard, 1963, p. 77. L'auteur suggère aussi qu'il aurait fallu que François I^{er} fasse éliminer physiquement ce prince, dont les terres s'étaient dans tout le centre du royaume, plutôt que se limiter à lui intenter un procès. Ce procès, toujours selon Giono, est le « commencement » de la bataille de Pavie. *Ibid.* p. 80.

⁷ Lors de cette bataille, connue aussi sous le nom de la bataille de la Sesia, le seigneur de Bayard perdit la vie.

⁸ M. Pellegrini, définit cette action « un affronto inaudito », très peu utile et vraiment dangereux. M. Pellegrini, *Le guerre...* op. cit., p. 168. Guichardin relate que Bourbon, une fois passé le Rhône, aurait plutôt souhaité progresser dans le territoire français, alors que le marquis de Pescara et les autres capitaines préférèrent s'attaquer à Marseille, un port qui aurait pu se révéler très utile. Voir F. Guichardin, *Historie d'Italie 1492-1534*, J-L. Fournel, J-C. Zancarini (éd.), Paris, Laffont, 1996, vol. II, p. 283-284.

l'ennemi décamper – le poursuivre au-delà des montagnes, jusqu'en Lombardie⁹. Ici, il réussit à récupérer rapidement Milan et bonne partie du duché¹⁰. Les Impériaux, qui n'étaient pas en condition d'affronter les Français et leurs alliés en bataille ouverte, se retirèrent derrière le fleuve Adda, laissant, tout de même, un contingent considérable, commandé par Antonio de Leyva, dans la ville de Pavie, important rempart gibelin, franchement hostile aux Français¹¹.

Alors que ses commandants les plus clairvoyants, comme La Tremoille ou La Palice, conseillaient au roi de poursuivre les ennemis fuyants, pour leur donner le coup de grâce final, François I^{er} décida d'écouter l'avis – peu éclairé, comme nous le disent, avec les différents chroniqueurs, de Guichardin à Jove – de son amiral et grand ami, le seigneur de Bonnivet : il se dirigea donc vers Pavie. Ce fut la première erreur du roi français. En effet, les capitaines impériaux « avaient repris de courage en voyant le roi marcher sur Pavie », nous rapporte Guichardin¹², car cela allait donner, à l'armée hispano-impériale, le temps de se revigorer. Et Jove narre que le marquis de Pescara, après avoir appris que le roi se dirigeait à Pavie, en s'adressant à ses soldats, aurait prononcé ces mots : « [...] nous, qui étions vaincus, avons vaincu, puisque notre ennemi, mal conseillé, nous laisse et va combattre contre les Allemands »¹³. De plus, malgré les diverses attaques portées, Pavie se montra inaccessible, puisque les Impériaux pouvaient compter sur le concours des habitants, qui résistaient fièrement aux agressions¹⁴. Les Français durent se résigner à l'idée d'un siège, l'hiver approchant.

L'armée hispano-impériale arriva près de Pavie en début du mois de janvier : Ferdinand D'Avalos, marquis de Pescara, Charles de Lannoy, vice-roi de Naples, Charles de Bourbon, se trouvaient à la tête de 12.000 lansquenets et de 6.000 autres fantassins de différentes origines, ainsi que d'autres unités formées par des chevaliers italiens, allemands, espagnols et bourguignons. Les semaines passèrent, cadencées par de brèves sorties des Espagnols de la ville, des escarmouches, des embuscades. Le siège dura quatre mois, quatre mois d'obstination et d'oisiveté royale, selon les dires de Guichardin, car le roi persistait dans une entreprise vouée au désastre, en tenant compte seulement ce que Bonnivet lui disait et en passant « le plus clair de son temps dans l'oisiveté ». De plus, continue l'historien florentin, le

⁹ L'agression de Marseille fournit, en réalité, le bon prétexte à François I^{er} pour une nouvelle descente en Italie : le souverain nourrissait ce rêve depuis 1523, les faits qui venaient de se produire apportaient, à la nouvelle campagne, les droits de « juste cause ». J. M. Le Gall, *L'honneur perdu...*, op. cit., p. 35.

¹⁰ Milan, affaiblie aussi par la peste, s'était rendue assez facilement. Bien que les hommes se fussent montrés prêts à défendre la ville, Girolamo Morone tint un discours sur le choix du « moindre mal », qui, dans ce cas, était de se rendre aux Français et attendre des « jours meilleurs ». F. Guichardin, *Historie ...*, op. cit., p. 286-287.

¹¹ Les habitants de la ville de Pavie étaient « affezionati al nome Imperiale et nimicissimi de'Francesi », A. Ulloa, *Vita dell'Invittissimo, e sacratissimo imperator Carlo Quinto...*, Venise, Valgriso, 1566, p. 96.

¹² F. Guichardin, *Historie...*, op. cit., p. 288.

¹³ C'est nous qui traduisons. « Come il Marchese intese che il Re era ito a combattere Pavia [...] soldati, diss'egli, noi ch'eravamo vinti, habbiam vinto, poi che il nostro nemico mal consigliato ; lascia noi & va a combattere i Tedeschi ». P. Jove, *La vita del signor Don Ferdinando Davalo Marchese di Pescara*, Venise, G. De'Rossi, 1557, p. 89r.

¹⁴ Dans sa ballade sur la bataille, une sorte de dialogue entre la France et l'Espagne, Simone Litta évoque la volonté des habitants de la ville assiégée, de ne jamais se rendre aux Français : « El Re havea ben proposto, / se 'l pensiero non fosse errato / chi fa el conto senza l'hosto / spesso se trova ingannato / in Pavia hano giurato / de giamai volerse arendere / e cercarse de deffendere / fin che han la morte al mento ». S. Litta, *Questa si è una opera nuovamente composta...*, in A. Medin, *Archivio Storico Lombardo, Giornale della Società storica lombarda* (ser VI, fasc. I-II), Milan, Bocca, 1925, vv.190-197, p. 277.

souverain « se refusait à penser aux affaires et aux choses sérieuses, ignorait les capitaines, et ne prenait conseil que de lui [Bonnivet] »¹⁵.

Enfin, la bataille eut lieu : l'affrontement, qui eut lieu dans le Parco Vecchio, dans l'obscurité d'un brouillard épais, ne dura que trois heures avant que François I^{er} ne soit capturé¹⁶. Dans les campements impériaux, l'animosité des soldats non payés commençait à devenir difficile à gérer, tandis que les Français, avaient gagné, au fil du temps, des positions stratégiques considérées inaccessibles. D'Avalos décida alors de tenter le tout pour le tout et, dans la nuit du 24 février, il donna le départ des opérations pour contourner les ennemis, prendre le château du Mirabelle et bloquer le contact entre les Français et Milan, en obligeant ainsi les ennemis à sortir à découvert¹⁷. Vers minuit on commença à ouvrir des brèches – trois – dans le mur du Parc ducal. Les Impériaux en sortirent et se cachèrent dans les bois environnants¹⁸. Ils avancèrent donc vers le château de Mirabelle. Entre temps le marquis avait concordé d'un signal avec Antonio De Leyva, pour que celui-ci sorte avec les siens de Pavie¹⁹. Ensuite il enjamba le pas du marquis Del Vasto, qui menait 6000 fantassins allemands, espagnols et italiens ; suivaient, derrière, Lannoy et Bourbon, avec des escadrons d'Allemands. Seulement à l'aube les Français s'aperçurent de la présence des ennemis, l'artillerie ouvrit le feu. Les Impériaux commencèrent à courir deçà delà. François I^{er}, croyant qu'il s'agissait d'une nouvelle escarmouche, partit à l'attaque précipitamment, avec sa Cavalerie, et il se jeta sur l'ennemi qu'il pensait déjà en fuite²⁰. Dans un premier temps, le roi réussit à avoir le dessus²¹ et, s'estimant vainqueur, chargea en avant : celle-ci fut, en réalité, une « erreur irrémédiable »²², la « folle imprudence »²³ d'un souverain qui croyait pouvoir renouveler les grands exploits de Marignan et qui, en pratique, obligea son artillerie à arrêter le feu. Par ailleurs, le seigneur de Floranges, dans ses Mémoires, définie cette action comme « la plus grande cause de la perte de la bataille »²⁴.

La Cavalerie, en effet, se trouva isolée de l'infanterie et fut attaquée par les arquebusiers espagnols²⁵. Ceux-ci se déchaînèrent sur l'ennemi avec une puissance dévastatrice : une fois

¹⁵ F. Guichardin, *Historie...*, op. cit., p. 304.

¹⁶ L. Casali, *Pavia e la battaglia del 24 febbraio 1525*, pour le Circolo Culturale "La Cinquedeà" et aussi M. Pellegrini, *Le guerre...*, op. cit., p. 170.

¹⁷ « Les généraux espagnols n'avaient pour but que de ravitailler la ville, en s'emparant de Mirabelle » et non pas de renverser la situation de paralysie en grande victoire. A. Rendu, *Quelques documents inédits sur la bataille de Pavie*, in *Bibliothèque de l'école des chartes*, 1864, t. 25, p. 35. Voir aussi M. Du Bellay, *Les mémoires de Mess. Martin Du Bellay...*, Paris, Chez M. Guillemot, 1588, p. 117.

¹⁸ Ils portaient une blouse blanche pour pouvoir se reconnaître entre eux. *Ibid.*, p.117.

¹⁹ P. Jove, *Vita del signor Don Ferrando Davalo ...* op. cit., t. VI, p. 111.

²⁰ « Le Roy [...] se persuada que l'ennemy estoit en effroy. [...] le Roy abandonna son avantage pour aller chercher ses ennemis».M. Du Bellay, *Mémoires*, op. cit., p. 118.

²¹ Le roi, dans un premier temps, avait réussi à repousser les Impériaux et les Bandes Noires avaient su riposter aux lansquenets, de plus Chabot avait récupéré cinq canons aux Espagnols.

²² A. Rendu, *Quelques documents inédits ...*, op. cit., p. 36.

²³ R. Goubaux, P.-A. Lemoisne (éd.), *Notice sur Robert III de La Mark, Seigneur de Florange et sur ses « Mémoires »*, in *Mémoires du maréchal de Florange ...*, Paris, E. Champion, t. II, p. XVIII.

²⁴ *Ibid.*, p. 227.

²⁵ « Gli Spiagnuoli [...] gli tiravano infinite palle di piombo; le quali sparate non più da schioppetti come poco dianzi si usava, ma da pezzi più grossi, che si chiamano archibugi », A. Ulloa, *Vita dell'invittissimo...*, op cit., p. 99.

qu'ils avaient abattus les montures, les fantassins se jetaient sur les chevaliers, en coupant les têtes ou en faisant exploser les coups d'arquebuse dans les armures.

Les milices de la Bande Noire, commandées par le duc de Suffolk et François de Lorraine, furent massacrées, les généraux moururent en action ; de même les lansquenets de Jean de Médicis²⁶. Ils ne tinrent plus que vingt minutes contre les forces armées de De Leyva. Les impériaux combattaient comme des lions²⁷. Robert III de la Mark, seigneur de Floranges, était à la tête d'un contingent de Suisses. Ceux-ci, en voyant le sort des Bandes Noires, et, désorientés par la fuite des gens d'armes, qui reculaient sur eux, trahirent leur engagement et s'enfuirent, tandis que leur chef essayait vainement de les rappeler. Le « jeune aventureux », comme on surnommait Floranges,²⁸ fut fait prisonnier, ainsi que Montmorency et nombre de valeureux guerriers. Bonnivet, qui avait désespérément tenté de retenir les Suisses, allait mourir en se jetant dans la mêlée, le visage découvert, préférant une mort certaine à la prison²⁹.

Le roi continuait à livrer bataille, alors que tant d'autres capitaines et amis tombaient au sol, comme La Tremoille, La Palice ou Galeazzo Sanseverino, le grand écuyer de France. Que des cadavres autour du roi, la fleur de la noblesse française³⁰. Le cheval de François I^{er} fut abattu près du pont de la Vernacula et tomba dans un fossé près du ruisseau, en trainant le souverain avec lui. Il était à peu près huit heures du matin. Plusieurs soldats espagnols se jetèrent alors sur l'homme à terre, prêts à le finir. C'est alors qu'un domestique de Charles de Bourbon, La Mothe des Noyers, le reconnut, malgré le visage ensanglanté, et arrêta les hommes ; il courut ensuite chercher son seigneur³¹. Antonio Grumello relate que le roi se serait révélé en dévoilant lui-même son identité : « Io ge sono lo roi », aurait dit le souverain coincé par les ennemis, mais ses propos seraient restés ignorés, jusqu'à l'intervention de La Motte. Néanmoins, le roi refusa de se rendre à son ancien connétable, qui n'était qu'un traître à ses yeux, et demanda que l'on appelle Charles de Lannoy, car c'est à lui seulement il allait remettre son épée³². Il fut ensuite transporté dans le campement du vice-roi de Naples. Pourtant, Charles de Lannoy, dans sa missive – qui est datée du 24 février – adressée au duc de Sessa, ambassadeur impérial auprès du pontife, affirma que le roi resta en silence jusqu'à quand lui même ne l'aïda à se relever de terre : seulement après avoir appris que l'homme qui

²⁶ Jean de Médicis ne participa pas à la bataille, à cause d'une blessure subie en combat, quelques jours plus tôt.

²⁷ Ainsi Charles de Lannoy décrit la bataille au duc de Sessa, ambassadeur impérial auprès du pape, dans une missive écrite jour même : « cosa è stata di maraviglia che tutta la gente ha combattuto como leoni ». C. De Lannoy, *Verissime littere de la vittoria cesarea in Pavia...*, Venise, Biblioteca nazionale Marciana, 1525, p. 1v.

²⁸ Il s'agit du surnom de La Mark, que nous retrouvons dans le titre de ses *Mémoires* ... op. cit.

²⁹ A. Ulloa, *Vita dell'invittissimo* ...op. cit., p. 99.

³⁰ «Vedete il meglio de la nobiltade/di tutta Francia alla campagna estinto», L. Arioste, *L'Orlando Furioso*, (éd.) L. Caretti, Torino, Einaudi, 1992, vol. II, Chant XXXIII, 52, vv. 1-2, p. 999. Mais encore: «Toute la fleur et chevalerie de France fust prise ou morte», N. Versoris, *Le livre de raison de maître Nicolas Versoris...*, in P. Joutard (éd.), *Journal d'un bourgeois de Paris sous François I^{er}*, Paris, Union générale d'éditions, 1963, p. 78.

³¹ A. Grumello, *Cronaca di Antonio Grumello...*, op. cit., p. 375.

³² Charles de Lannoy est souvent décrit comme un homme juste et digne de respect même par les défenseurs de la cause française : « Le vice-roi de Naples, qui estoit gentil compagnon et honnête homme et sage et qui fit fort bien son devoir à cette journée, voyant le roy en cette presse et en ce danger, fut grandement marris », *Mémoires du Maréchal de Floranges...*, op. cit., p. 232.

se tenait en face de lui était bien le vice-roi, le roi avait répondu, s'était présenté et s'était rendu³³.

De nombreux écrivains, historiens, chroniqueurs rapportent que le roi fut brutalement dépouillé de tous ses vêtements et accessoires (c'est d'ailleurs ce que le roi même raconte dans son épître)³⁴. Gregorio Leti, dans sa biographie de l'empereur, narre que ce fut François I^{er} – conscient des anciens usages de la guerre et conscient de la gloire que ces hommes d'armes pouvaient obtenir des objets ayant appartenu au roi prisonnier – se fit déshabiller et donna ses éperons, sa chemise et ses autres vêtements, la selle et les brides de sa monture aux capitaines présents³⁵. Du campement espagnol, le roi fut amené à la forteresse de Pizzighettone, pour ensuite partir en Espagne, à Madrid, où il resta emprisonné durant de longs mois.

Or, au-delà des chroniqueurs et des historiens, nombre de lettrés de l'époque se sont emparés de l'événement. En effet, comme le dit Giono, « pendant plus de six mois, après le 24 février 1525, tout ce qui se tenir une plume, un pinceau ou une navette à tisser raconte la bataille de Pavie »³⁶. Et nous observons comme tous ces récits se plient aux attentes du public auquel ils s'adressent, car elles font « partie des logiques mentales et organisent une partie du devenir de l'événement »³⁷ même. L'ampleur des textes, qui témoignent de cet événement précis, requiert, bien évidemment, une sélection. Notre étude concernera alors certains aspects macro – structurels des ouvrages pris en compte, afin de pouvoir offrir une svelte synthèse des différentes représentations. Nous avons privilégié certains écrits italiens, sans pour autant nous priver de consulter des documents français, voire espagnols.

Nous souhaitons commencer notre esquisse par un chef d'œuvre de la littérature italienne. Dans son *Roland furieux*, Ludovic Arioste entrelace constamment deux plans temporels distincts : l'époque du conte chevaleresque – avec ses rois, ses paladins, ses magiciens et ses géants – et l'actualité politique-militaire de l'Italie déchirée par les guerres³⁸. Par ailleurs, nous partageons l'avis de A. Fontes, qui affirme : « le dernier *Furioso* constitue [...] l'une de deux preuves les plus éclatantes – l'autre en est le *Courtisan* [...] – de l'impact violent et, pour ainsi dire, immédiat des guerres d'Italie sur les œuvres littéraires »³⁹. Dans les différentes éditions du poème, entre 1516 et 1532, l'écrivain apporte des modifications importantes, relatives aux événements nouveaux : l'œuvre grandit, s'enrichit, les épisodes

³³ C. De Lannoy, *Verissime littere...*, op. cit., p. 3.

³⁴ Voir par exemple A. Grumello, *Cronaca di Antonio Grumello...*, op. cit., p. 375, ou François I^{er}, *Epistre du roy traictant de son partement de France en Italie et de [sa] prise devant Pavie*, in *Poésies du Roi François I^{er}...*, M. Aimé Champollion-Figeac (éd.), Paris, Imprimerie royale, 1847, p. 36.

³⁵ G. Leti, *Vita dell'invittissimo imperatore Carlo V...*, Amsterdam, G. Gallet, 1700, p. 258.

³⁶ J. Giono, *Le désastre de Pavie...* op. cit., p. 254.

³⁷ A. Farge, *Penser et définir l'événement en histoire. Approche des situations et des acteurs sociaux*, in *Terrain*, n°38, p. 69-78.

³⁸ I. Calvino, *Presentazione*, in *L'Orlando Furioso*, op. cit., vol. I, p. XXXIV.

³⁹ A. Fontes Baratto, *Le dernier Furioso et l'actualité : temps de la fable et loi de l'histoire dans le château de Tristan*, in D. Boillet et M. F. Piejus (éd.), *Les guerres d'Italie, histoire, pratiques, représentations*, Paris, Sorbonne Nouvelle, 2002, p. 321.

prolifèrent en son sein à partir de situations préexistantes⁴⁰. Prenons, alors, en considération la dernière édition (C) du poème. Dans le chant XXXIII, nous retrouvons la « giunta (ajout) du château de Tristan » : l’auteur trace – par le biais de la prophétie, une astuce narrative utilisée plusieurs fois⁴¹ – une rapide chronologie de toutes les guerres que, dans les siècles, les souverains français allaient mener sur le sol italien. La guerrière chrétienne Bradamante⁴², après avoir quitté Montauban en direction de Paris, se retrouve dans la forteresse de Tristan. Ici, elle est invitée à admirer, sur les murs de la grande salle du château, des fresques, représentant un millénaire d’histoire à venir. Le maître des lieux, qui l’accompagne, lui raconte une histoire ancienne : afin de dissuader le roi Pharamond d’entraîner le roi Arthur dans une guerre en Italie, le sage Merlin lui avait montré le destin de tous les rois qui franchiront les Alpes avec des intentions belliqueuses, car tous les souverains de France trouveront en Italie des longs deuils, très peu de profit et un infini dommage. Leurs armées seront détruites, à cause d’affrontements avec les ennemis, ou à cause de la faim et de la peste, car le lys n’a pas licence de mettre racine sur cette terre⁴³. Le savant magicien avait donc, avec ses pouvoirs, laissé un memento « en images » au profit du roi franc et des générations à venir, concernant les mille futures années de guerres italiennes « o bene o mal successe »⁴⁴. Bradamante contemple alors ce magique cycle pictural et le lecteur avec elle.

Dans les vers consacrés à *notre* bataille, l’Arioste décrit un roi passionné, gaillard, vertueux, qui résiste, malgré l’effondrement de son cheval sur lui, malgré le nombre d’ennemis contre qui riposter, malgré l’absence d’alliés pouvant lui venir en aide.

Voyez combien d’épées, voyez combien de lances,
ont entouré de tous côtés le vaillant roi ;
voyez son destrier qui sous lui est tombé :
mais il ne se rend pas ni s’avoue vaincu,
bien qu’à lui seul s’en prenne et coure vers lui seul
la troupe ennemie et que personne ne l’aide⁴⁵.

Ce passage n’est pas sans évoquer les strophes du chant XXVI, dédiées à la première année du « fortunato regno », de François I^{er}, quand le jeune souverain, à peine couronné, avait su

⁴⁰ Mais ils ne sont pas tout simplement juxtaposés. I. Calvino, *Presentazione ...* op. cit., vol. I, p. XXXV. Pour ce qui concerne “l’actualisation” du poème, nous renvoyons à A. Casadei, *La strategia delle varianti. Le correzioni storiche del terzo “Furioso”*, Lucques, Pacini Fazzi, 1988.

⁴¹ La prophétie est un procédé narratif, plusieurs fois adopté, qui permet à l’Arioste de d’aller et venir entre le passé et le présent sans solution de continuité. Voir, à ce propos, J. C. D’Amico, *Bradamante, Ruggiero e le false profezie nel Furioso*, Chroniques italiennes web19 (1/2011), p. 5 et *passim*. Du même auteur, voir *Le mythe de l’âge d’or et le mécanisme de la prophétie dans le “Roland Furieux”*, in *Récit et Identité collective*, Caen, PUC, 1999, p. 39-51.

⁴² Dans le poème chevaleresque, les noces entre Bradamante di Chiaromonte et Ruggiero di Risa sont à l’origine de la lignée d’Este : cet artifice, déjà présent dans le *Roland l’amoureux*, de Matteo Maria Boiardo, permet à l’Arioste d’exalter la Maison à laquelle appartient le destinataire du poème, le cardinal Hyppolite d’Este.

⁴³ L. Arioste, *L’Orlando ...*, op. cit., vol. II, Chant XXXIII, 10, v. 1-8, p. 986-987. Deux exceptions, tout de même, à ces calamités, le désistement de Pharamond, convaincu par l’enchantement de Merlin, et l’époque de Charlemagne, qui est le temps de la fable.

⁴⁴ *Ibid.*, 7, v. 2, p. 986.

⁴⁵ “Vedete quante lance e quante spade/ Han d’ogn’intorno il re animoso cinto/ Vedete che ‘l destrier sotto gli cade/ Né per questo si rende o chiama vinto / Ben ch’a lui solo attenda, a lui solo corra,/ Lo stuol nimico, e non è chi ‘l soccorra ». *Ibid.*, 52-53, p.1000. Pour la version française voir L. Arioste, *Roland furieux*, A. Rochon (éd. bilingue), Paris, Les Belles Lettres, 2008, t. III, p. 321.

briller dans la glorieuse victoire de Marignan, *imperator* vaillant comme César, sage comme Hannibal, chanceux comme Alexandre (car sans la Fortune chaque entreprise ne serait que vain propos)⁴⁶. Cependant, ces vers avaient été composés en 1516, tellement près de la conquête française du duché de Milan ; le sort avait été si favorable à François à cette époque, toute l'Europe regardait avec espoir le jeune roi, après Marignan. En 1532 la situation est bien différente⁴⁷.

Revenons, alors, aux vers qui décrivent les événements de Pavie : en fait, parmi tous les éloges prononcés à l'égard du souverain, nous remarquons une certaine désapprobation, un blâme, envers ce roi si vaillant et courageux.

Celle qui fait de nous ce que le vent peut faire
de l'aride poussière (il la tourne en tous les sens,
l'emporte jusqu'au ciel, ensuite en un moment
la renvoie sur le sol d'où il l'a enlevée)
convainc le roi qu'il a rassemblé cent mille hommes
à l'entour de Pavie, car il a regardé
ce qui sort de ses mains, sans considérer si
le nombre de ses gens diminue ou augmente

C'est par la faute donc des ministres avides,
Par la bonté du roi lequel se fie à eux,
Qu'ils sont peu à se rassembler sous les enseignes
Lorsque pendant la nuit l'armée appelle aux armes [...] ⁴⁸

L'écrivain fait ici allusion à un cas de « tromperies des capitaines et de la négligence des ministres du roi »⁴⁹. En effet, François I^{er}, par sa bonté (ou naïveté ?) s'est fié à des généraux qui l'ont berné, car ils ont exagéré le solde des compagnies. Le roi, qui a, jusqu'à présent, déboursé des larges sommes en rétribution des milices italiennes, est arrivé en Italie en croyant avoir une armée beaucoup plus conséquente que celle dont il dispose en réalité. Par ailleurs, Guichardin signale que « les capitaines italiens sont les plus menteurs »⁵⁰. Et, bien que la responsabilité soit attribuée, par l'Arioste, à la Fortune, qui nous fait virevolter comme le vent la poussière, et aux généraux avides, qui ont profité de lui, il reste néanmoins indéniable que François I^{er} n'a pas su éviter l'escroquerie œuvrée par ses ministres. D'une part, la Fortune se présente comme une sorte de *deus ex machina* – et bien d'autres auteurs utilisent cet expédient – qui permet de donner une explication satisfaisante pour chaque événement là où la volonté de Dieu ne peut pas venir en aide. D'autre part, le souverain français apparaît ici sous une lumière bien opaque. En effet, quelques vers plus tôt, l'auteur

⁴⁶ «En la première année de son bienheureux règne,/ la couronne peu ferme encore sur son front,/ il passera l'Alpe et déjouera le dessein/ de qui aura en face occupé la montagne,/ animé par le juste et généreux courroux/ [...] Ce prince aura autant d'éminente excellence/ qu'un capitaine heureux doit avoir:/ le courage du grand César, et la prudence/ qui fut montrée au Trasimène, à Trébie/ et la fortune aussi d'Alexandre, sans quoi/ tout dessein ne serait que brouillard et fumée ». *Ibid.*, Chant XXVI, 44-47, p. 124-125. Il faut lire le mot « *imperator* », du texte italien, comme terme latin, le traduire donc « capitaine », voir L. Arioste, *L'Orlando ...*, op. cit., note à la strophe XLVII, 2, p. 775.

⁴⁷ *Ibid.*, Chant XXVI, note à la strophe XLVII, p. 775.

⁴⁸ L. Arioste, *Roland furieux*, op. cit., Chant XXXIII, 50-51, p. 321.

⁴⁹ F. Guichardin, *Historie...*, op. cit., p. 304.

⁵⁰ *Ibid.*, p. 304.

avait déjà attiré – même si brièvement – l’attention sur le fait que, « distrait » par d’autres occupations, le roi était resté ignare de la cruauté usée par les siens, lors qu’ils administraient le duché de Milan en son nom, entre 1515 et 1521 : cela avait permis à ses ennemis de s’en emparer⁵¹. Quelques strophes après, il le représente assez ingénu pour ne pas avoir supervisé correctement ses dépenses.

L’Arioste, en quelques vers, met en relief, plus que sa valeur dans le combat, la légèreté et la crédulité de ce souverain, qui semble peu se soucier de la conduite de ses représentants et qui paye, sans vraiment connaître la portée de ses milices. En outre, cette « bonté » de François I^{er} s’oppose à la sagacité de Charles Quint, qui – lui – peut se vanter d’avoir, à la tête de son armée, des hommes d’armes vaillants, comme Fernando et Alfonso d’Avalos : menés par ces valeureux condottieres, les soldats de l’empereur auraient l’audace de s’ouvrir un chemin dans les Cieux comme en enfer⁵². Or les louanges que l’écrivain tisse en faveur des D’Avalos trouvent leur raison d’être, au-delà de la valeur effective de ces généraux (exaltée, comme nous le verrons, par le roi captif en personne), dans la situation personnelle et dans le rôle politique que l’Arioste assume lors de la dernière rédaction. En effet, nous pouvons dater ces vers, vraisemblablement, après le mois d’octobre 1531. À cette époque, l’écrivain avait été envoyé, par Alphonse I^{er} d’Este, en mission à Correggio, ambassadeur auprès d’Alphonse d’Avalos, pour lui demander d’intervenir contre Clément VII : le pape avait des vues sur la ville de Carpi, il voulait la prendre au duc de Ferrare. Le marquis del Vasto avait, alors, accueilli le poète avec faste, il lui avait accordé des magnifiques cadeaux et une pension de cent ducats d’or⁵³. Voilà comment les vers du Roland furieux racontent alors l’événement, guidés par des considérations qui appartiennent à leur auteur et à sa condition au moment de l’écriture : le vaillant *imperator* d’après Marignan s’efface et laisse la place à l’empereur et à ses généreux condottieres.

Ludovic Arioste a été considéré, pendant un certain temps, l’auteur d’un autre ouvrage, le *Rinaldo ardito*⁵⁴, qui récupère les récits de la tradition chevaleresque déjà adoptés dans le *Furieux*. Ensuite ces vers ont été attribués à Cassio da Narni, mais là encore un doute subsiste⁵⁵. Ce qui est certain est qu’il s’agit bel et bien d’un lettré de Ferrare, car l’auteur

⁵¹ « Voici ensuite, au moment où le roi François/ se consacre ailleurs à d’autres grandes affaires/ et ne sait pas combien les siens usent d’orgueil/ et de férocité, qu’on lui ôte la ville ». L. Arioste, *Roland furieux*, op. cit., Chant XXXIII, 44, v. 7-8, p. 319.

⁵² « [...] le sagace Espagnol qui, guidé de la sorte/ par ces deux-là du sang d’Avalos, oserait/ se frayer un chemin dans le ciel ou l’enfer”. *Ibid.*, 51, 6-8, p. 321.

⁵³ L’auteur tisse les louanges des d’Avalos à plusieurs reprises, dans son poème, voir *Ibid.*, 27 et *passim*, et vol. I, XV, 28-29. Voir aussi G. Ferroni, *Storia della letteratura italiana II, dal Cinquecento al Settecento*, Milan, Einaudi, 2000, p. 66, M. Catalano, *Vita di L. Ariosto*, Genève, Olschki, 1930, vol. I, p. 578, N. Sapegno, *Ariosto, Ludovico*, Dizionario Biografico degli Italiani, Vol. 4, 1962.

⁵⁴ L. Ariosto, *Rinaldo ardito, frammenti inediti*, I. Giampieri, G. Aiazzi (éd.), Florence, Piatti, 1846.

⁵⁵ Anton Francesco Doni, à la moitié du XVI^{ème} siècle, annonce l’existence de ces vers et il les attribue à l’Arioste. Mais, dès le début, cette paternité est contestée, à partir du fils même de l’Arioste, Virginio. Le Doni est accusé de mensonge et imposture. Néanmoins, des historiens et des lettrés ont longtemps continué à le considérer authentique. I. Giampieri et G. Aiazzi, publient les stances comme des fragments inédits de l’Arioste, et, dans leur préface, considèrent la bataille de Pavie comme *terminus post quem* l’écriture du texte ; Girolamo Baruffaldi, en parle dans sa biographie de l’écrivain, *Vita dell’Ariosto* : “ Ad altro Poema eziandio pose mano l’Ariosto, oltre a quello del Furioso [...], Io non peno a credere, abbenchè il Barotti lo neghi, che questo possa essere il Poema dell’Ariosto intitolato il *Rinaldo*”, G. Baruffaldi, *Vita dell’Ariosto*, Ferrare, Pe’ Socj Bianchi e Negri, 1807, p. 172-173. Ensuite, ces stances ont été attribuées à Cassio Brucurelli, detto Cassio da Narni. Celui-

s'adresse à Alphonse I^{er} d'Este, en le désignant comme « mio signore invitto » (mon seigneur invaincu)⁵⁶. Au-delà de leur paternité, dans les stances du *Rinaldo ardito* on retrouve cette idée de sagacité manquée, déjà illustrée par l'Arioste. Au chant III, en effet, l'auteur signale que – bien que la responsabilité de la Fortune, tellement cruelle, ne soit jamais totalement écartée – le souverain français a perdu sa bataille, plus par l'intelligence de l'ennemi, que par sa force.

II

Ainsi, j'ai vu de mes yeux ou j'ai entendu,
Pour ne pas témoigner du temps ancien,
François roi de France, être pris
Plus par la raison quel par la force de l'ennemi⁵⁷.

Le poète souhaite lancer un avertissement à tous les princes qui voudraient l'entendre. Il veut leur expliquer que, face aux menaces des ennemis, il faut faire usage de beaucoup de prudence pour mettre à l'abri son fief. Il choisit de laisser de côté les histoires anciennes des Romains ou celles, beaucoup plus récentes, du roi Louis XII et il déclare vouloir faire référence à la défaite du dernier souverain français, qui a suscité tant de chagrin auprès de tous.

V

Mais je vous dirai quand, par un sort cruel,
François roi de France resta prisonnier,
Et bien que personne ne resta sans baigner le visage
De larmes de douleur
Je crois aussi que chacun pensa
Alphonse être en danger plus que jamais,
Pour s'être montré si fidèle à lui [au roi]
Comme nul d'autre jamais dans le passé⁵⁸.

Il est facile de comprendre les raisons qui amènent cet auteur à choisir la bataille de Pavie en tant qu'*exemplum*. Ferrare avait été alliée des Français et elle l'avait été bien avant Pavie. Son artillerie avait déjà eu un rôle important dans la bataille de Ravenne, en 1512. Durant le siège de Pavie alors, Alphonse d'Este doit faire preuve de beaucoup de prudence lors des négociations avec l'empereur. Et le duc se montre tellement clairvoyant que, nonobstant avoir longuement été aux côtés du souverain français, il réussit habilement à tourner la politique

ci définit l'Arioste comme son « *preceptor* », son « maitre » (C. Mutini, *Brucurelli, Cassio*, DBI, Vol. 14, 1972). Par ailleurs, il ne nie pas avoir utilisé le *Roland furieux* comme modèle pour son ouvrage en trois livres, *La morte del Danese*. Cependant ce texte, pas très bien conservé, résulte d'une très médiocre facture et il ne tient pas la comparaison avec le chef d'œuvre de notre littérature. Des doutes sur la paternité du da Narni, pour le *Rinaldo ardito*, subsistent. M. Beer in. G. Mazzacurati, M. Plaisance (éd.), *Scritture di scritture, Testi, Generi, Modelli nel Rinascimento*, Rome, Bulzoni, 1987, p. 344 et p. 361n.

⁵⁶ L. Ariosto, *Rinaldo ardito*, ..., op. cit., Chant III, Stance III, v. 2, p. 44.

⁵⁷ "Così visto ho 'a miei giorni overo inteso,/Per non dar testimonio il tempo antico,/Esser francesco re di Francia preso/Per senno più che a forza dal nemico". *Ibid.*, Chant III, Stance II, v. 11-12, p. 43. C'est nous qui traduisons.

⁵⁸ "Ma dirò quando per crudel fortuna/ Pregon restò Francesco re di Francia,/ Che oltre che allora non fu persona alcuna/ Che non bagnasse per dolor la guancia/ Io credo che pensasse anche ciascuna / Alfonso più che mai stare in bilancia,/ Per essersi sì a lui fedel mostrato/ Allora quant'altri mai furono in passato". *Ibid.*, Stance V, v. 33-36, p. 44.

ferraraise en direction philo-impériale et il peut, donc, être défini « invitto », jamais vaincu. Par ailleurs, ce rapprochement avec Charles Quint lui permet d'obtenir l'investiture du duché en 1530. Face aux revers de la Fortune, il est donc important de maintenir le discernement et cela peut permettre de rester vainqueur devant la défaite⁵⁹.

Et il semble que nombreux lettrés reprochent à François I^{er} d'avoir manqué de la clairvoyance dont Alphonse fait preuve. Gregorio Leti, nous rapporte, par exemple, la réplique d'une pasquinade affichée à Rome peu après la défaite, qui insiste sur cette idée.

Les pasquinades étaient des écrits satyriques, d'abord en latin et puis de plus en plus en langue vernaculaire ; des textes souvent licencieux, parfois de propagande et pour la plupart anonymes, qui étaient placardés, tous les ans, le 25 avril, sur le socle d'un groupe en marbre, qui se trouve encore aujourd'hui à Rome, à un angle du Palais Braschi⁶⁰. Or la pasquinade dont Leti relate, clame d'un ton moqueur que l' « Imperador Carlo senza occhi, haveva vinto un Rè senza Capo »⁶¹. Cela signifie que l'empereur, sans les yeux, sans être présent donc, avait vaincu un roi sans tête, c'est à dire sans cerveau ! François I^{er} est un grand capitaine, il montre du courage et du cœur, mais pas assez de prudence, de raison. Et cette idée d'absence de discernement revient, encore une fois, pour décrire les actes du souverain français. Au contraire, continue Leti, les capitaines de Charles Quint, en plus du courage, possèdent l'expérience et, surtout, la clairvoyance « et cela est un grand mal pour le roi François »⁶².

Beaucoup d'autres récits de la poésie populaire témoignent de la défaite du roi ... ou de la victoire de l'empereur ! Mise à part l'invective de la pasquinade, quel est, alors, le souvenir que la tradition populaire va perpétuer de ces faits ? Les Bourguignons qui sont favorables à Charles Quint, se disent de cœur « point Franchois » et s'adressent à la ville de Pavie, en se réjouissant pour elle : elle est vengée de l'offense subie et ses ennemis ont été pris ou tués. Et la très connue chanson française, qui fit de La Palice une figure de style (Hélas ! La Palice est mort, / Il est mort devant Pavie./ Hélas ! s'il n'estoit pas mort/ Il seroit encore en vie.), traite avec une certaine irrévérence le souverain français. Dans cette chanson l'on présente François I^{er} comme un homme apeuré, qui nie être le roi, pour échapper à son malheureux sort. Il se dit « un pauvre gentilhomme / qui s'en va par le pays », alors que les signes de sa royauté sont sur lui, sur ses habits, sur son épée⁶³.

⁵⁹ “Ma cum prudenzia e suo nativo senno,/Oltra ogni fede e pensamento accorto,/ [Alphonse] Placato ha quelli che prigione il fenno, /Così far tutti i gran principi denno, /che vincer fa talor prudenzia il torto;/così cristiani per salvarsi il regno/Vincer cercon per forza e per ingegno”, *Ibid.*, Stance VI, v. 41-48, p. 45.

⁶⁰ Il s'agit d'une des sculptures « parlantes » de Rome, avec Marforio, Madama Lucrezia et tant d'autres, disséminées dans la ville. Cette statue prend son nom de Pasquin, un barbier, aubergiste ou couturier qui avait son commerce dans les alentours. La teneur des propos, dans les pasquinades, était ironique, satyrique, féroce parfois : les auteurs de ces mots se lançaient dans des invectives poignantes et indignées contre les vices et les maux de la société. Et ces maux étaient incarnés par les plus hauts représentants du pouvoir, des prélats au pape, des princes aux rois jusqu'à l'empereur. Voir G. Aquilecchia, Présentation du recueil V. Marucci, A. Marzo, A. Romano (éd.), *Pasquinate romane del Cinquecento*, Rome, Salerno éd., 1983, p. IX – XVI et *Ibid.*, V. Marucci, Prologue, p. XVII-XXII.

⁶¹ G. Leti, *Vita dell'invittissimo...* op. cit. p. 249.

⁶² *Ibid.*. C'est nous qui traduisons.

⁶³ *Deux chansons bourguignonnes sur la bataille de Pavie et Chanson populaire sur la bataille de Pavie* in J. Giono, *Le désastre...* op. cit., Appendice, p. 443-448.

En outre, il est possible de trouver des échos de cet événement dans des écrits qui se situent bien loin des différents ouvrages esquissant une représentation de la bataille de Pavie. Gonzalo Fernando d’Oviedo, par exemple, dans sa *Historia General y Natural de la Indias*, évoque une ballade concernant la prison du roi et il en transmet le refrain⁶⁴ :

Roi François, mauvais conseil
De France vous emportâtes
Puisque ici en prison vous restâtes
Des Espagnols à Pavie.

Dans ces vers, nous lisons le jugement que l’on porte à l’entreprise du roi à Pavie. L’évocation du manque de discernement se confirme, ici, à nouveau. Le mot conseil, « guida » en italien, en union avec l’adjectif mauvais, « mala », se trouvent bien en évidence à la fin du premier vers : les conseillers qui accompagnent François, dans ses décisions, sont néfastes, et cela est un fait, prouvé par le résultat de l’aventure, la prison pour le Très Chrétien. De plus, cette ballade, ajoute l’historien, pour commenter ces quelques lignes, restera à tout jamais dans les esprits, rappelant la glorieuse victoire de César et de ses Espagnols⁶⁵.

Heureusement pour la réputation du souverain, d’autres vers populaires présentent des tons qui lui sont plus favorables. Nous faisons référence ici à un court poème anonyme, une *complainte* du roi de France⁶⁶. La complainte est un genre littéraire très ancien ; chantée ou récitée, elle appartient déjà à la tradition des troubadours. Et des exemples de cet exercice lyrique fleurissent en Italie, comme en France, aux XIV^e et XV^e siècles. On y retrouve la narration des événements politiques contemporains, racontés par un personnage blessé, affligé, meurtri. Parfois c’est la personnification d’une ville, comme Gênes ou la République de Venise, qui fait entendre sa voix et narre tous ses malheurs. Le *Lamento di Francesco I* donne, alors, libre cours aux doléances imaginées du roi en personne, après la dramatique déroute. Dans le rythme bien cadencé des octosyllabes, qui composent le poème, « le roi » énumère, un par un, les événements qui ont provoqué ses lamentations. Parti de « sa » France – Gallia mia – accompagné de seigneurs valeureux et puissants, fidèles et courageux, il traversa les Alpes et il prit Milan en un instant – in un momento. Il se tourna alors ardemment vers la ville de Pavie où les siens – mia gente – tombèrent et où il resta à terre. Nul commentaire ici, bien entendu, sur le fait que se rendre à Pavie ne fut qu’une très mauvaise décision ; la responsabilité de sa défaite, est décelée dans la personne du connétable

⁶⁴ F. Oviedo, *Historia General y Natural de la Indias*, Madrid, Real academia de la historia, 1851, L. V, Chap. I, p. 129. Cet écrivain, historien et chroniqueur de l’Amérique, souligne l’importance, pour le peuple, d’une production littéraire qui lui est adressée : les chansons – ou *areito*, comme il les appelle (en utilisant le nom de ballade des Indiens) – permettent d’arracher les faits à l’oubli. Et, en effet, la poésie populaire a su trouver une grande source d’inspiration dans les conflits qui caractérisent cette période si tourmentée des guerres d’Italie. Voir A. D’Ancona, *La poesia popolare italiana*, Livourne, Vigo, 1878, p. 57.

⁶⁵ “[...] questa Ballata o Areito è tale che a guisa d’una istoria farà sempre chiara una così gloriosa vittoria per accrescere i trofei della Maestà Cesarea et de’ suoi Spagnuoli”. Nous rapportons ici la traduction italienne, dans le recueil de Ramusio: “Re Francesco, mala guida/ Dalla Francia voi portaste/ Poi che qui prigione restaste/ Di Spagnuol presso a Pavia”, G. F. Oviedo, *Naturale et generale Historia delle Indie a’ tempi nostri ritrovate*, Venise, Giunti, 1606, vol. III, p. 93 et suivantes.

⁶⁶ Imprimée par Andrea Vavassori, dit Guadagnino, nous retrouvons cette complainte dans le recueil J. Müller (éd.), *Raccolta di cronisti e documenti storie lombardi inediti*, Milan, F. Colombo, 1857, vol. 2, p. 247-249.

Bourbon, car il a toujours rivalisé contre le roi⁶⁷. Mais, dans la complainte, l'ancien connétable n'est pas tenu pour seule cause des maux de François I^{er}. En effet, le sort, le ciel et la terre, les astres se retournèrent contre le souverain, et c'est pour cela que le roi de France pleure aujourd'hui la mort de ses fiers capitaines, comme La Tremoille ou le baron de Bonnivet, le grand amiral dont on tait le mauvais conseil et on exalte le courage.

Or les strophes du *Lamento* sont ponctuées par un bref refrain, toujours le même, une ligne, « Son de Franza » : je suis de France, qui s'affiche comme une sentence, à la double interprétation. D'une part, si l'on reprend l'incipit de la complainte, nous retrouvons les mêmes mots, avec l'allure d'une présentation solennelle. Le souverain, libéré par l'empereur, annonce son retour, comme roi de France et comme roi chrétien.

Je suis de France le roi Chrétien
J'ai été délivré avec amour
Par le sacre empereur,
Car j'étais, dans ses mains, prisonnier,
Je suis de France le roi Chrétien⁶⁸

À la fin de chaque couplet, alors, le refrain semble vouloir réaffirmer le statut de François I^{er} : après la prison, il peut se réapproprier son rôle et ses titres. D'autre part, l'on peut remarquer, dans cette sentence lapidaire, un ton laconique (il s'agit d'une complainte, tout de même !). En effet, les titres de roi et de très chrétien, particulièrement mis en relief dans la première strophe, ont disparu et il ne reste que cette courte phrase, je suis de France... et donc pas de Milan : un lyrisme aux tons mélancoliques, donc, qui épouse parfaitement l'idée de complainte et qui vient souligner l'échec subi. Mais la conclusion est riche d'espoirs, car après la funeste captivité, la lumière arrive, finalement, pour le souverain, qui termine son discours en admonestant l'auditoire : il ne faut pas bâtir son futur sur des bases fragiles, qui, comme le verre, peuvent se briser en un instant, mais il faut trouver des fondements solides comme la pierre ; que chaque chrétien fasse attention à comment il construit son destin.

Après le temps sombre et obscure
Vient la lumière pour qui garde espoir:
Que personne ne s'appuie sur le verre
Qui se brise avant le soir,
Mais que sur la pierre, ferme et sincère,
Bâtisse plutôt chaque chrétien:
Je suis de France⁶⁹

Par ailleurs, le mot chrétien, qui clôture la strophe, semble se relier, en enjambement, au refrain à la fin du *Lamento*: ainsi, chaque chrétien semble alors être destiné à s'unir bientôt au roi de Franza, qui s'annonce pierre, robuste et vraie.

⁶⁷ « Fu la causa del Borbone/Che restassi involupato/ che m'ha sempre guerreggiato », *Ibid.*

⁶⁸ “Son di Franza el re Cristiano/ Che son sciolto con amore/ Da lo sacro Imperatore,/ ch'era preso in le sue mano/ Son di Franza el re cristiano” *Ibid.*, p. 247.

⁶⁹ “Doppo el tempo scuro e tetro/ vien la luce a chi la spera:/ non si fondi alcun sul vetro/ che si spezza avanti sera, / ma sun petra salda e vera/ fabbrichi ciascun cristiano:/ Son di Franza ». *Ibid.*

Cette complainte évoque l'épître que le roi, le vrai roi de France, écrivit, lors de son emprisonnement en Espagne, à sa maîtresse, Anne de Pisseleu⁷⁰. Dans cette lettre, François I^{er} décrit sa « fortune tant dure [...] envieuse [...] malheureuse », qui a réussi à avoir le dessus sur une armée puissante et sûre de vaincre : « je cuydoys la victoire certaine [...] Mais quoy ! le sort de ma felicité/ Fut converty en infelicité ». Comme dans la complainte décrite ci-dessus, le roi dénombre tous les faits qui l'ont mené à sa perte, des agissements du maudit Bourbon et ses trahisons « iniques », à la campagne en Italie, jusqu'à la bataille et la prison. D'ailleurs, la responsabilité de l'échec est bien partagée, entre le sort, les capitaines, la lâcheté des siens, comme des alliés... Il faut croire qu'une remise en cause personnelle ne fait pas partie des attributs royaux ! Le roi désigne alors tous les coupables.

Pour le vouloir de mes chefs, en effect,
Fut empesché le fruict de mon faict
Ung seul d'entr'eulx conduit par passion
Faire au rebours de notre opinion⁷¹

Il est vrai que le souverain fut mal conseillé. Mais ce fut son choix de suivre les exhortations de l'ami de toujours, Bonnivet, et de ne pas écouter les autres capitaines, qui pourtant étaient de bon conseil. En outre, s'il fait brièvement allusion au fait d'avoir envoyé le duc d'Albany avec un contingent important à Naples, François I^{er} ne pense pas avoir volontairement amputé et affaibli son armée, mais il accuse ses soldats de négligence et de lenteur : « [...] au rebours ilz furent negligens,/ De tost aller trop paresseurs et lentz »⁷². Et le destin – qui sait bien devenir Providence, quand il est favorable – s'est rendu, lui aussi, coupable car « quant fortune au rebours veult venir, /De tous dessains l'on voit mal advenir »⁷³. Et encore, au cours de la bataille, combien de lâches autour de lui, autant parmi les Français (mes gens), comme le duc d'Alençon et sa cavalerie, qui décident d'« Habandonner, fuyans en desaroy, /Honneur, pays, amys et [vostre] roy », que parmi les alliés, comme les Allemands ou les Suisses, qui reculent, en jetant la faute sur tous les Français qu'ils voient partir en premier. Bref, tout est contre ce valeureux roi, qui se retrouve enfin, « despouillé », « prisonnier » et ça et là « pourmené ». Fort heureusement pour la France, ajoute-il, Louise de Savoie et sa vertu sont là ; la Régente reste le seul confort du royaume, elle le protège des ennemis.

En outre, il n'est pas exclu que d'autres protagonistes de la scène politique européenne se voient adosser la responsabilité de l'issue de la bataille et de ses répercussions. Pour Guichardin, par exemple, cet événement « fut partout imputé [...] à l'avarice et à la pusillanimité du pape [...] empêtré dans ses irrésolutions, entravé par son désir de ne rien

⁷⁰ François I^{er}, *Epistre du roy*, op. cit., p. 26-40. Pour ce qui est des débats sur la destinataire de la missive, nous suivons l'hypothèse, avancée par Champollion-Figeac, que la liaison, entre le roi et mademoiselle de Heilly, aie commencée avant le départ du roi en Italie et non pas après sa captivité, et que, donc, cette lettre lui soit bien adressée. *Ibid.*, p. V-VI.

⁷¹ *Ibid.*, p. 31.

⁷² *Ibid.*, p. 33. Jove, au contraire, ne manquera pas de lui reprocher cette décision. En effet, Charles de Lannoy voudrait aller secourir Naples, mais le marquis de Pescara le dissuade, en avançant qu'il ne faut pas disperser ses forces, mais vaincre cette bataille. Celui qui gagnera ici, aura gagné en tout lieu. Il faut donc "andare a trovare il Re di Francia. Et veramente ch'egli, o cederà per paura [...] o [...] con grandissimo disvantaggio [...] si metterà a gran pericolo della salute, & dignità va con doppi nimici". P. Jove, *La vita del signor Don Ferrando Davalo...* op. cit., L.V, p. 97.

⁷³ *Ibid.*

dépenser ». Selon son lieutenant général, Clément VII aurait dû s'armer et avancer vers Parme et Plaisance, pour renforcer les remparts de ses États. Cela aurait permis de consolider sa réputation et de donner plus de poids aux négociations de paix que ses nonces poursuivaient dans les deux camps⁷⁴. Chacun désigne ses coupables !

Pour terminer cette rapide revue, assurément pas exhaustive, des témoignages qui racontent la bataille de Pavie, ses raisons et ses conséquences, nous souhaitons mentionner une lettre, datée du 24 avril 1525, écrite par Pierre l'Arétin et adressée au roi de France, encore en captivité. Cette lettre montre à quel point un événement peut se plier à la volonté d'une plume. Pierre Arétin se distingua à Rome, à la mort de Léon X, avec des virulentes pasquinades en vers, en faveur de l'élection de Jules de Médicis au trône pontifical⁷⁵. Écrivain, poète et polémiste, cet homme sut s'ériger comme le juge implacable des puissants de ce monde, en jonglant, en réalité, entre flatterie et médisance, selon le cordon qui tenait la bourse de ses revenus. Le premier tome de ses Lettres fut publié en 1537 et ainsi le polémiste inaugura un nouveau style. En effet, l'Arétin est considéré comme le fondateur du genre des "livres de lettres" en Italie⁷⁶. Ses missives s'adressent à différents destinataires, de souverains aux prostituées, et abordent une grande variété de sujets. En outre, l'épître dont on relate se trouve en tête du recueil : en la plaçant ainsi l'Arétin « entend donner un exemple éclatant de son autorité auprès des Grands de ce monde »⁷⁷. Pour ce qui est de l'écriture, elle se fait miroir du caractère du polémiste : éloges et menaces s'entremêlent alors dans son discours, qui s'affiche libre de toute retenue. Encore quelques semaines avant la bataille, l'Arétin publiait une chanson, *Esortazione de la pace tra l'Imperadore e il re di Francia*, dans laquelle il s'adressait à Charles Quint et à François I^{er}, en les exhortant et en les menaçant dans la même mesure, pour qu'ils se réunissent, tous les deux, sous l'égide du pontife. Mais, en janvier 1525, il rencontra le souverain français et il découvrit les accords que ce dernier avait stipulés avec le pape, avant qu'ils deviennent publics.

C'est, donc, à ce moment que l'Arétin se dresse comme le grand défenseur du roi de France. Dans la missive qui nous intéresse, alors, le fléau des princes⁷⁸ s'interroge sur qui, entre vainqueur et vaincu, est plus digne d'honneur, car ceux qui souffrent méritent plus d'éloges que ceux qui jouissent de leur bonheur, leurs vertus éclatant au grand jour : « Je ne sais, Sire Très Chrétien, puisque votre échec est la démonstration de la victoire de l'autre, qui, du vainqueur ou du vaincu, mérite le plus d'éloges, car François, grâce au mauvais tour que lui a joué le destin, a libéré son esprit du doute où il était que la Fortune put faire d'un roi un prisonnier »⁷⁹. De plus, les vainqueurs, aveuglés par l'arrogance, oublient d'honorer Dieu et

⁷⁴ F. Guichardin, *Historie...*, p. 313-314.

⁷⁵ Pour la biographie de l'Arétin voir G. Innamorati, *Pietro Aretino*, DBI, Istituto dell'Enciclopedia Italiana, Rome, vol. 4, 1962.

⁷⁶ C. Asso, *I libri di epistole italiani. Uno schema di lettura*, in G. Belloni, R. Drusi (éd.), *Umanesimo ed Educazione*, Treviso, Colla, 2007, vol. II, p. 228. De plus, Paul Larivaille, considère la publication des *Lettres* comme l'invention culturelle la plus authentique que l'Arétin a pu œuvrer. P. Larivaille, *Pietro Aretino*, Rome, Salerno éd., 1997, p. 220.

⁷⁷ A. Chastel, note à la lettre *Au roi de France*, in P. Arétin, *Lettres de l'Arétin*, A. Chastel et N. Blamoutier (éd.), Mayenne, Scala, 1988, p. 11.

⁷⁸ « [...] voici le fléau des princes, le divin Pierre Arétin ». L. Ariosto, *Orlando furioso*, op. cit., vol. II, 46, XIV, 3-4, p. 1385.

⁷⁹ P. Arétin, *Lettres ...*, op. cit., p. 9.

deviennent égoïstes, les perdants, au contraire, éclairés par la modestie et l'humilité, s'oublie eux-mêmes pour retrouver l'Éternel. En outre, c'est le hasard qui a donné la victoire à l'empereur, mais cette Victoire ne pourra pas le rendre heureux et l'Arétin expose ici son raisonnement, qui, avec toute la force de la mauvaise foi, acquiert une logique sans faille. Tout d'abord, la captivité a rendu le souverain libre, car le pire s'est produit : il n'a désormais plus rien à craindre, alors que l'empereur, témoin de la fragilité de la liberté, prend conscience qu'il pourrait subir le même sort. La peur doit donc s'installer en lui. Ensuite, l'Arétin continue avec la maîtrise parfaite d'une logique paradoxale : le roi triomphe en perdant et l'ennemi perd en gagnant, car les vertus du souverain, qui sait subir sa prison, resplendissent devant le monde entier et vont faire disparaître, avec leur lumière, Charles Quint, elles vont l'éclipser. « [La Fortune] a observé, je pense, que pour les autres la victoire est une défaite et que vous, la défaite vous rend vainqueur, et elle est honteuse de triompher de vous qui triomphez d'elle [...] On comprend tout ceci devant votre manière de la supporter [...] la victoire n'a pas rendu César heureux comme on pourrait le croire ; cette apparence sans certitude n'est que l'ombre d'une image de bonheur [...] la capture de celui qui combat au lieu de celui qui fait combattre établit que le destin humain n'est pas gouverné au hasard »⁸⁰. L'empereur n'a pas guidé ses armées à la bataille, il est resté en retrait et il détient aujourd'hui, prisonnier, un roi qui, au cours de l'affrontement, a eu le courage de serrer « l'épée chaude du sang ennemi ». Charles Quint, les yeux de toute l'Europe rivés sur lui, n'a qu'une solution, il ne peut que se montrer généreux et clément envers son royal prisonnier ou se perdre derrière son ombre.

Cependant, en 1536, l'Arétin, bien qu'il ressente une vraie sympathie pour François I^{er}, prend le parti de l'empereur ; cette décision est prise aussi grâce à l'octroi impérial d'une pension annuelle de deux cent écus : le monarque français lui avait promis des larges rentes, mais les réclamations du polémiste pour les obtenir étaient restées, en effet, sans suite. En mars 1536, il écrit une lettre à Charles Quint, lequel avait triomphé à Tunis quelques mois auparavant : le poète y énumère toutes les vertus du « vrai ami du Christ », face à un roi Très Chrétien qui rallie le Grand Turc, dans une scandaleuse alliance⁸¹. Dans une autre missive, toujours adressée à l'empereur, datée du 20 mai 1537, l'Arétin célèbre toutes les prouesses de César, vrai « soutien de la foi », pour lequel le Christ arme « les légions angéliques » afin qu'il soit « vainqueur des jaloux de [sa] gloire, acharnés à [le] vaincre »⁸². Ce revirement, néanmoins, n'empêche pas le polémiste d'assumer, par la suite, une position plus prudente et intermédiaire entre les deux monarques : une lettre envoyée au duc d'Atri – cher ami de l'Arétin à la cour française – le 11 septembre 1537, montre son intention de maintenir tout de même des bonnes relations avec François I^{er}⁸³.

⁸⁰ *Ibid.* p. 9-10.

⁸¹ P. Arétino, *Lettere*, P. Procaccioli (éd.), Rome, Salerno Éd., vol. I, p. 120. Sur la « scandaleuse » alliance entre le monarque français et les infidèles, voir É. Garnier, *L'Alliance impie. François I^{er} et Soliman le Magnifique contre Charles Quint*, Paris, Le Félin, 2008.

⁸² P. Arétin, *Lettres...*, op. cit. p. 118-119.

⁸³ « Mon propos n'est pas de décider qui des deux Majestés ait tort ou raison, je défends seulement le droit du bon Dieu. Je n'oublie pas que les marques de bienveillance de toutes deux ont fait ma joie et je ne suis ingrat ni envers l'une, ni envers l'autre ». *Ibid.*, p. 224-225.

En conclusion, force est de constater que, entre l'événement, comme fait qui se produit, et la notion du même, s'ouvre le monde complexe et varié de la représentation, une prolifération de signes, voués à *dire*, décrire, raconter. Or, dans la limite de notre axe de réflexion, les textes écrits, nous avons pu observer comment l'événement, en tant que tel, se présente « subordonné à la narration et à sa nature littéraire »⁸⁴, mais ce n'est pas la forme choisie pour représenter un fait qui renforce ou nie la fiabilité de la narration. Tous ces exemples montrent, en effet, comme un événement peut être vu et illustré de façons différentes selon la position que l'auteur du récit assume. Mais, qu'il s'agisse de poème chevaleresque, de ballade populaire, de rime épistolaire ou autre, c'est la conjoncture sociale, politique et économique qui dirige les actes et dicte les mots : elle domine la représentation de l'événement.

⁸⁴ A. Buono, M. Petta, *Il racconto della battaglia. La guerra e le notizie a stampa nella Milano degli Austriaci (secoli XVI-XVII)*, in A. Buono, G. Civalè (éd.), *Battaglie, L'evento, l'individuo, la memoria*, Palerme, Associazione Mediterranea, 2014, p. 193.